

Naufrage haute performance Épître à un vaisseau sombré, à un père à l'huile crue

Tony Tremblay

Numéro 91, automne 2001

Eaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, T. (2001). Naufrage haute performance : épître à un vaisseau sombré, à un père à l'huile crue. *Moebius*, (91), 15–16.

TONY TREMBLAY

Naufrage haute performance

épître à un vaisseau sombré, à un père à l'huile crue

Il y a si longtemps que je ne t'ai écrit. Longtemps aussi que j'ai cessé de contempler le ciel. Je ne peux plus exiger du vent qu'il me caresse en fonction d'accalmie. Il y a si longtemps déjà que je sais être configuré en machine à vivre, désorienté par la presque insaisissable croissance des fleurs.

L'ordre naturel du monde ne semble plus me concerner, puisque lors de l'unique moment où il m'a été donné de saisir la cruelle étrangeté d'une humanité démise, mes yeux se sont éteints à l'instant exact où j'ai tenté d'esquisser un sourire.

Aussi, je t'écris une dernière fois pour t'affirmer ma dérive.

Puis-je une seule fois te dire que je n'entends plus rien aux mouvements des nuages? Puis-je aussi te parler de mes désaccords avec le soleil? Qu'à chaque fois où il se pointe, c'est en lame de braises, tailladant mes rigueurs d'hiver en de multiples lambeaux de langues que je ne connais pas? Comment pourrais-je aussi te parler de l'écart absolu entre mon espoir de réconciliation avec le monde et ma parfaite incapacité à trouver le ticket me donnant accès aux transports de joie?

Peut-être pourras-tu comprendre (et c'est pourquoi je t'écris aujourd'hui) que ma dérive puise ses fondements au cœur même de ce qui alimente le souffle? Et que sur cette mer d'absolu silence où je me perds se dressent toujours plus gigantesques les glaciers de toute la tristesse du monde?

Ce n'est plus la révolte que ces édifices cristallins commandent. Ils exigent la douceur des gestes simples que je ne comprends plus : l'indécente nécessité de se perdre hors du monde avec mes semblables. Je ne peux accepter cela.

Par cette lettre, je t'offre aujourd'hui la possibilité de saisir la portée de mon naufrage prévisible. Mais surtout, ô machine cruelle, ne crois pas que l'air vicié et l'eau corrompue dont tu nous abreuves dès le berceau, et qui inévitablement nous pousse à la dérive, me feront mourir lentement dans l'amertume de ne pas avoir su aimer convenablement.

C'est calme et serein que je m'écraserai sur les berges de ma peur de te revoir, et c'est en épave majeure que je perpétuerai le souvenir de ce que jamais tu n'as su nous donner.

En juste solitude d'épave-accalmie... Enfin, machines dociles nous aussi.